

NOTRE TROISIÈME ANNÉE

Encore douze mois de passés pour le SAMEDI ! C'est à désespérer de la mort. Nous voilà, de plein pied, entrés dans l'immortalité, et nous nous sentons au mieux avec Mercure, le dieu des journaux, un dieu un peu gouailleur, mais renommé par sa circulation. Quant à nous qui avons le rire facile, nous nous amusons ferme d'un succès que nous nous proposons, du reste, de poursuivre et d'imposer. La prétention n'est pas notre vice ; c'est tout simplement de la bonne franquette de tous les jours que nous présentons à la famille et au foyer. Si nous instruisons, c'est par accident. Nous ne pouvons moraliser qu'en cachant soigneusement la morale ; mais notre bonne humeur est un colfort ouvert à tout le monde, et ce n'est pas la Banque de Montréal qui pourrait en dire autant. Il est vrai que nous ne faisons pas dans les mêmes plaisanteries.

Nous serions bien en peine de dire quelles sont les améliorations auxquelles nous allons nous engager pour l'année courante. C'est le hasard et le talent de nos artistes qui en décideront. Quand à nous engager à faire mieux, c'est sacramentel ; et nos lecteurs peuvent compter que, de ce jour, ils ont plusieurs promesses de plus à leur crédit.

Maintenant que le SAMEDI a l'âge de raison, car les journaux mûrissent plus vite que les hommes, nous allons, sans abuser de l'antithèse, prendre au sérieux notre rôle d'amuseur en commençant par doubler le nombre de nos lecteurs... si nous le pouvons. Le public nous doit cela. Nous avons introduit dans le journalisme français un genre difficile et entièrement nouveau, l'art d'être gaulois sans gauloiserie. Nous ne parlons pas seulement pour le Canada, mais pour la France ; même, où rien de pareil n'existe. Paris a, sans doute, des publications plus brillantes, plus originales, plus artistiques, plus spirituelles ; mais aucune ne possède cet ensemble d'humour inoffensif et de nombreuses gravures comiques que les enfants comme les grandes personnes peuvent lire avec le même intérêt pour cinq centins.

La seule garantie sérieuse que nous nous soucions de donner au public, c'est une garantie de moralité et de décorum. Nous aurions mille

chances d'ajouter à notre fond d'esprit et de malice en desserrant un peu les cordons de la censure ou des insinuations personnelles qui prennent si bien dans le pays ; mais on peut être certain que ce malheur n'arrivera pas. Nous voulons continuer à réussir contre toutes les chances ordinaires de succès.

Le SAMEDI évite avec soin toutes allusions personnelles qui pourraient être désagréables. Par une malheureuse coïncidence, nous avons, dans un récent numéro, baptisé du nom de Famelard, un de nos personnages grotesques, sans savoir qu'il existe une personne respectable de ce nom. Nous le regrettons d'autant plus que ce monsieur n'est plus dans le pays et qu'il a pu éprouver quelque peine de notre caricature. Inutile de dire qu'il n'était nullement visé dans nos colonnes.

BON A SAVOIR

Vous êtes-vous jamais rendu compte que la vue d'un citron nous fait littéralement, et sans figure de rhétorique, venir l'eau à la bouche ? Tout un corps de musique en a, l'autre jour, fait la triste expérience.

Une fanfare de ville ayant signé un engagement pour une excursion, avrit pris place au milieu du bateau et avait attaqué le plus grand morceau de son repertoire. Un petit garçon sournois vient tout à coup se placer en face des musiciens, et se met en devoir de sucer un citron. Plus le bambin dévorait son fruit, plus nos musiciens avaient la bouche remplie d'eau. Finalement la troupe entière dut s'arrêter de jouer, tant les enivres avaient amassé de salive.

PAS LA MÊME CONSTITUTION

Tramp.—Oui, monsieur, tel que ie vous parle, je suis seul au monde, avec ce pauvre petit chien, mon unique et fidèle ami. Alors vous comprenez, je ne pourrais pas m'en défaire.

Etranger.—Si vous l'aimez autant que cela, pourquoi n'en prenez-vous pas meilleur soin ? Voyez donc comme il est maigre !

Tramp.—Je ne le sais que trop, monsieur ; mais ça n'est pas ma faute : il ne peut pas s'accoutumer comme moi à manger l'espèce de bouillon que le monde me donne.

PEU HABITUEE AU LUNE



Brigitte. (qui vient de recevoir un cut-out-cas de son frère). —C'est vrai que je n'avais que quinze ans quand il m'a laissée ; mais est-ce qu'il me prend pour une géante ?

Patrick. —Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire ?

Brigitte. —As-tu jamais vu un crochet à chaussures de cette longueur ?

LE BANDEAU DE L'AMOUR, 19<sup>E</sup> SIÈCLE

FACT PAS TROP DEMANDER

M. Couraville. —Je vous aime passionnément, mademoiselle Julie ; mes affaires pécuniaires m'ont empêché de faire ma déclaration avant aujourd'hui. Mais maintenant que j'ai pu réaliser quelques petites économies, je puis vous demander en mariage. Voulez-vous être ma femme ?

Mlle Julie. —J'avoue que je ne suis pas tout à fait indifférente à cette marque d'amitié, mais...

M. Couraville. —Mais quoi, ma chérie ?

Mlle Julie. —Voudriez-vous me dire combien vous avez mis de côté ?

UNE INFORTUNE

Mlle Passée. —Vous ne me direz pas, Major, que vous ne vous êtes jamais marié ?

Major. —Oui, mademoiselle, et la chose est très curieuse. Il n'y aurait eu qu'une seule femme que j'aurais aimée, mais, vous savez, je suis pour tous ces malheurs !

Mlle Passée. —Qu'est-ce que c'est ? je suis très curieuse de savoir par quelle aventure vous n'avez pu...

Major. —Celle que j'aurais aimée, n'est jamais née.

UNE PETITE DIFFÉRENCE

Premier agent de change. —Comment ! Vous écrivez à cet homme, et vous mettez : "Honorable monsieur !" Diable ! il en a assez fait pour être envoyé au pénitencier !

Second agent de change. —Que mettriez-vous, vous ?

Premier agent de change. —Je dirais tout simplement... Mons... "Mon cher confrère" ou quelque chose du genre.

UN VILAIN TRUC

Jeune prétendant. (mal vu du papa). —J'ai bien l'honneur, monsieur de vous demander la main de votre fille. Je ne puis pas vivre sans elle.

Vieux Grimpesous. —Quelle différence de caractère ! Moi, je ne puis pas vivre avec elle. Dites le jour et dépêchez vous.

Jeune prétendant. —Mais... monsieur... donnez moi le temps d'y penser.

ÇA DOIT ÊTRE ELLE

Jeune prétendante. —Quand nous serons mariés, Henri et moi, nous ne nous chicanerons jamais.

Ménagère aguerrie. —Je serais curieuse de savoir lequel de vous deux cédera toujours à l'autre.

UN ROMAN DE LA VIE RÉELLE



Tête de Linott. écrivant. —Ma chère demoiselle Nelly ! il y a longtemps que je me proposais de vous déclarer mon amour ; mais je crois que le temps est arrivé. Vous êtes belle et riche, je suis aimant et bon ; voulez-vous être ma femme ? Votre réponse décidera de mon bonheur.

(Dix ans après, en fouillant dans la poche d'un chien malade). —Tomme de chien malade ! Ma lettre à Nelly, que j'ai oublié de mettre à la poste, il y a dix ans ! Je comprends qu'elle ne m'ait jamais répondu. Ça, ce n'est pas chanceux.